Analyse Curatoriale

Aurélie Barnier
Historienne de l'art, critique d'art et commissaire d'expositions indépendante

« Je me promène en barque dans le Marais...
À écouter le vivant bruisser,
Et longuement, étirer le temps»

Je me promène en barque dans le Marais

Par une observation assidue de milieux dits naturels, Eve Champion explore les liens ténus ou puissants entre ce que l'on appelle le vivant et l'humain.
Dans un processus de création comparable à la recherche scientifique, elle découvre ce qu'elle n'a pas cherché. Avec force autant que subtilité dans les détournements opérés, les pièces qui en découlent invitent à reconsidérer notre rapport au monde par bien des chemins, à recouvrer une sensibilité au vivant – nécessairement complexe car mêlant le plaisir à la crainte, l'intime à l'universel – et nous engagent à ne plus oublier que nous appartenons à ce tout, notre commun.

Sillonnant à la pigouille le Marais poitevin – construction humaine en cours depuis le XIIe s. afin de préserver les pâtures et l'eau douce de ces zones humides, dont certaines abritent encore une flore et une faune sauvages – elle découvre un jour, sur une voie d'eau reculée, le corps majestueux d'un chevreuil couché sur un tronc, comme endormi mais gonflé de gaz, marque du début de sa décomposition. Pour recréer le souvenir de cette scène saisissante, Charogne (2018-2021) associe du verre thermoformé suggérant la tension de la boursouflure ainsi que l'eau et ses reflets, à de la laine brute qui évoque tout de go le pelage, les viscères ou l'écorce. La pièce interroge la domestication du vivant jusque dans la mort puisque, à l'exception des endroits si peu fréquentés, on incinère les cadavres d'animaux dans la nature – au mépris des chaînes trophiques et donc de l'équilibre des écosystèmes, voire de leur survie – sous un prétexte sanitaire, certes entendable, mais surtout dans le but d'éviter par-là toute confrontation à notre finitude de mammifères.

L'énigme de l'animal pour l'humain et sa réciproque, sont à l'origine de cet éblouissement à distance, tant ne pas troubler l'autre que pour mettre à l'écart son propre trouble. Creusant ce mystère, tel Baptiste Morizot « sur la piste animale »1, Eve Champion pose des pièges photographiques (dispositifs utilisés pour le recensement naturaliste, mais aussi la surveillance par les chasseurs) et, subrepticement, fige le pas de faons dans des impressions cyanotypes (Les Fugitifs, 2021). Depuis sa barque, elle aperçoit parfois des maraîchines et des charolaises traverser un canal pour se rejoindre et se caresser de leurs cornes ou bien une vache en aider une autre à s'extraire d'un fossé à la force de ses cornes. De ces expériences émouvantes dont elle partage le secret naît Le sourire dans la vallée (2022), traduction en patois berrichon du nom de son village natal, Sury-en-Vaux. Cette installation mêle, sur un tapis de terre ocre prélevée sur place et évoquant un rectangle de monoculture, de vraies cornes et des répliques en céramique. Ode mémorielle, elle invoque à la fois le souvenir des cornes désormais coupées alors qu'elles sont un moyen de communication et celui du sol en terre battue dans la maison de sa grand-mère. Comme Agros (2012), « terre non cultivée », qui rejoue le Wardian Case de la colonisation (boîte en vase clos conservant l'évaporation, utilisée pour emporter vers l'Europe des plantes éventuellement pathogènes), par un assemblage de chêne, acajou et verre protégeant du trèfle incarnat qui, avant les pesticides, nourrissait les sols agricoles en azote et les bêtes en fourrage.

Ainsi le travail d'Eve Champion repose-t-il sur un attachement farouche à la protection et à la réflexion sur les traditions et techniques – vertueuses, comme l'entomologie permettant de signifier les extinctions d'espèces et la transformation de matériaux de récupération, ou dévastatrices telle la chasse à courre.

L'ouïe aguerrie, elle n'identifie plus qu'un seul oiseau à sa fenêtre, en écho au Printemps silencieux de Rachel Carson2. Ce sinistre constat est transmué en une sculpture sonore de chêne et frêne autochtones, où le son est pour la première fois contrôlé : inspirée du moulin des moissonneuses-batteuses et des boîtes à musique, son moteur activera des marteaux frappant un xylophone, accordé au chant des oiseaux qui disparaissent avec la mécanisation des sols.

Ses mises en scènes poétiques nous placent face aux incohérences de notre rapport au vivant, donc à la survie de notre propre espèce, et enjoignent à une cohabitation respectueuse de l'altérité, voire au retrait comme dans certains lieux du Marais – une présence fugace demeurant possible.

Telle une guetteuse à la Breton, Eve Champion est à l'écoute du monde.

1 – Sur la piste animale, Actes Sud, Arles, 2017.
2 – Wildproject, Marseille, 2020 [1962] ; l'un des premiers manifestes écologistes.